

« La Trêve » sort du bois

FICTIONS La série belge revient pour une deuxième saison

Avant *La Trêve*, il n'y avait rien. En matière de séries télé, le paysage belge était désert, mis à part quelques tentatives de sitcoms à la mode de chez nous qui n'avaient pas donné suite. Mais pour suivre le flot de l'âge d'or du format série lancé il y a vingt ans par la chaîne HBO aux États-Unis, il a fallu regarder ailleurs que chez soi. Pas tant du côté américain et de ses budgets faramineux. Plutôt du côté scandinave qui avait trouvé les moyens de se démarquer : « *Ce qui nous a motivés, c'est de voir ce qui se passait au Danemark ou en Suède*, explique Matthieu Donck, co-créateur de *La Trêve*. *Ce sont des pays dont la taille est similaire à la nôtre qui proposaient des séries ancrées dans le local avec un retentissement international. Tout cela avec des budgets certes supérieurs aux nôtres mais très loin de ce qui se fait aux États-Unis. Bref, si les Danois parvenaient à le faire, pourquoi pas nous ?* »

Répondant au premier appel à projets lancé par la RTBF et la Fédération Wallonie-Bruxelles en vue de développer des séries, Matthieu Donck (auteur d'un long-métrage - *Torpedo* en 2012 - et scénariste de bandes dessinées) et ses compères (eux aussi venus du cinéma) Benjamin D'Aoust et Stéphane Bergmans, proposent donc *La Trêve*, série policière au noir entre *True Detective* et *Broadchurch*, située en plein cœur des Ardennes. Pas vraiment le prototype de la série familiale du dimanche soir... Pour tenir le premier rôle, ils font appel à Yoann Blanc, comédien de leur connaissance surtout actif au théâtre (« *Au départ, ce n'était pas la proposition la plus sexy du monde* », s'amuse-t-il aujourd'hui). En 2015, avec un budget de 250.000 euros par épisode (quand les séries scandinaves tournent autour du million d'euros), *La Trêve* est lancée.

Mais comment développe-t-on une série quand on part de rien, quand il s'agit d'un premier essai tant pour les auteurs que pour les producteurs ?

Matthieu Donck : « *On a pensé l'arc narratif comme un long film. C'est-à-dire avec un début et une fin claire, dans laquelle on referme l'histoire.* »

Entre les deux, il y a un trajet à construire. Souvent, on se le raconte selon les personnages. Un tel vient de là pour arriver là, il doit passer par ici. Au sein de cet arc, on crée des rebondissements. L'important étant de savoir ce qu'il y avait après les rebondissements. Sinon, on se piège nous-mêmes. Mais en vérité, on est toujours en train d'apprendre comment écrire une série. Je pense qu'on ne cessera jamais d'apprendre. »

Le public au rendez-vous

La plus grosse surprise pour les créateurs de la série vient de la réaction du public. Un public nombreux, enthousiaste et fidèle.

La Trêve est un succès critique et populaire (20 % de parts de marché lors de sa diffusion sur la RTBF en février et mars 2016), ce qui n'était pas du tout prévu au programme. « *Cela a été la plus belle des surprises. Au départ, on se disait que ça allait prendre du temps, que ce n'était pas le genre de série que les téléspectateurs de la RTBF voulaient voir. Et puis, dès la première diffusion, on a vu les chiffres, et on s'est rendu compte qu'il y avait une attente. Contrairement à tout ce qu'on m'avait dit jusque-là, les gens avaient envie de voir des séries belges qui se passent en Belgique !* »

Mieux, le public international est aussi demandeur. Vendue dans plus de 80 territoires, élue meilleure série francophone au festival Séries Mania à Paris, diffusée sur France 2, la RTS en Suisse, Sky en Allemagne et Netflix dans le monde anglo-saxon, *La Trêve* réussit le pari un peu fou qu'elle s'était donné, sur le modèle scandinave : être ancrée local et avoir un retentissement international.

Pour autant, la plus grande fierté de Matthieu Donck et de Yoann Blanc,

c'est bien son succès en Flandre lors de sa diffusion sur Canvas : « *Le fait que la série rencontre le public belge au sud comme au nord du pays, c'est vraiment le top*, exulte Yoann Blanc. *Ça doit être la première fois que la Flandre diffuse une série belge francophone et les audiences augmentaient de semaine en semaine alors que d'habitude, ça suit une courbe en U. On est vraiment heureux que ça ait marché là-bas. On a fait une série où les gens se disent : "C'est notre série." Ça fait vraiment plaisir.* »

L'engouement du public a poussé les créateurs de *La Trêve* à « *accrocher nos wagons* », comme dit Matthieu Donck. « *On avait une idée pour une saison 2, mais on ne pensait pas qu'on allait la mettre en œuvre si rapidement. On s'y est pris comme pour la saison 1, avec une vraie fin, sans rien garder sous la pédale. On a écrit ce qu'on avait envie de voir, sans essayer de répondre aux attentes du public. On est parti d'un pitch de départ tout en identifiant ce qui pour nous formait l'ADN de la série : le personnage de Yoann Peeters, les Ardennes, l'aspect policier noir. Et c'est l'histoire qui a conduit au retour de certains personnages.* »

La première pierre

Partie de rien, *La Trêve* a-t-elle créé un précédent ? Première pierre d'une culture série en Belgique francophone ?

Matthieu Donck a « *un peu ce sentiment, oui. J'essaie de motiver les gens à en faire parce que la série est un cheval de Troie pour plein d'autres choses. Elle amène la culture locale aux gens, c'est populaire, dans le bon sens du terme. En cinéma, les films belges gagnent des prix, voyagent, mais ils ont du mal à être vus en salle. J'ai l'impression que la série permet d'être plus proche des gens et offre une plus grande liberté de création. C'est très enthousiasmant.* » ■

DIDIER ZACHARIE

SAISON 2

Les mêmes ingrédients

Quatre ans après la trame de la saison 1, Yoann Peeters revient aux affaires, malgré lui. Il n'est pourtant plus flic, mais chargé de cours à l'université de Liège. C'est son ancienne psychanalyste,

Jasmina Orban, qui vient le trouver pour lui demander d'enquêter sur un meurtre dont est accusé un de ses patients, Dany Bastin, un jeune homme en réinsertion. Or, elle est convaincue de son innocence. D'abord réticent, Yoann Peeters se voit rattrapé par son passé. La saison 2 de « *La Trêve* »

reprend les ingrédients qui ont fait le succès de la première : un meurtre sordide, un flic hanté, des pistes qui se perdent dans la dense forêt ardennaise. Au vu des deux premiers épisodes, on sent que l'équipe de la série a pris de la bouteille et déroule l'intrigue avec peut-être moins d'hésitation, plus de confiance. Plus de savoir-

faire, sans doute. Certains personnages de la première saison sont de retour, d'autres non, de nouveaux visages s'invitent, comme celui de Lubna Azabal, vue notamment chez Denis Villeneuve dans « *Incendie* ». ■

D.Z.

Diffusion à partir de dimanche 11 novembre à 20h50 sur La Une et Auvio.

ENTRETIEN

« Créer une industrie de la série belge francophone »

Marc Janssen est le patron du pôle fiction de la RTBF.

Le succès de « La Trêve » a-t-il fait des émules ?

Oui. Disons que tous les efforts faits depuis cinq ans pour créer une industrie de la série belge francophone, au sens noble, commencent à porter leurs fruits. On fait trois appels d'offres par an et à chaque fois on a entre quinze et vingt projets déposés. Le nombre de projets ne fléchit pas et la qualité est meilleure à chaque fois. On voit aussi que les écoles de cinéma commencent à se mettre à la série. La dynamique qu'on a voulu mettre en place il y a cinq ans est

aujourd'hui en marche.

Quel est l'objectif du pôle fiction ?

C'est d'avoir quatre séries à l'antenne par an. A moyen ou long terme, on espère même pouvoir mettre huit séries à l'antenne par an. Il faudra évidemment que les budgets suivent, c'est quelque chose qui s'évalue progressivement. La Fédération Wallonie-Bruxelles continue son soutien, Proximus et la RTBF jouent leur rôle. Le plus important, c'est que la créativité soit de plus en plus expérimentée. On trace le chemin en marchant, comme on dit.

Avez-vous des ambitions particulières sur « La Trêve » ?

Il est clair que le succès international de « La Trêve » et d'« Ennemi public »

ont non seulement des retombées financières qui permettent d'alimenter cette dynamique (produire de nouvelles séries, augmenter les budgets...), mais cela diffuse aussi une bonne image des séries belges et attise la curiosité. « La Trêve » comme « Ennemi public » sont des catalyseurs importants. Avant, personne ne savait à quoi ressemblait une série belge. Aujourd'hui, si vous demandez à un Anglais ou un Danois, ils peuvent donner ces exemples. Cela permet de créer une marque, comme on dit.

Les dernières séries belges comme « eLegal » ou « Champion » n'ont pas eu autant de succès. C'est inquiétant ?

Non, je ne connais pas un métier créatif où tout ce qu'on sort marche à tous les coups. La série, ce n'est pas un casino, mais ce n'en est pas loin. In fine, c'est le public qui décide. Notre ligne, c'est de continuer à travailler avec les auteurs, prendre des risques, croire en ce qu'on peut faire en FWB. Personne n'imaginait que « la Trêve » allait être un tel succès. C'est pour cela que l'énergie doit aller dans le sens des auteurs, préserver leur originalité et leur vision plutôt que de les coincer dans une formule en se disant que ça va marcher. Il n'y a pas de formule magique. Nous nous inscrivons dans le long terme.

D.Z.